

Pierre Mouterde, *Les stratégies romantiques. Remédier aux désordres du monde contemporain*, Montréal, Écosociété, 2017, 184 pages

Martin David-Blais

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David-Blais, M. (2018). Review of [Pierre Mouterde, *Les stratégies romantiques. Remédier aux désordres du monde contemporain*, Montréal, Écosociété, 2017, 184 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 12–12.

LA DÉMOCRATIE...

suite de la page 10



Voilà au total un livre fort intéressant qui atteint son objectif de nous amener à élargir nos conceptions des institutions démocratiques et à reconnaître un réel sérieux à ce type de proposition. On voit tout de suite son intérêt face à des enjeux forts comme, par exemple, la faible participation dans la vie démocratique des villes, des commissions scolaires, des comités d'école. En tout cas, voyant le fonctionnement de plusieurs instances de mon université, je serais très favorable à ce qu'on tente des expériences du côté des tirages au sort... Une dernière remarque: le titre choisi par la maison d'édition me semble un peu malheureux, le mot «hasardeux» étant péjoratif puisqu'il signifie une prise inconsidérée de risque. ❖

PIERRE MOUTERDE LES STRATÈGES ROMANTIQUES. REMÉDIER AUX DÉSORDRES DU MONDE CONTEMPORAIN

Montréal, Écosociété, 2017,
184 pages



Le titre choisi par Pierre Mousterde frappe l'esprit: l'ambition de l'auteur est de contribuer au renouvellement de la pensée politique de gauche afin qu'elle acquière à la fois plus d'efficacité politique et plus de capacité libératrice. Le terme «stratège» désigne la capacité d'élaborer une action politique ample et efficace, parce que fondée sur une lecture profonde et systématique des sociétés et des conjectures tandis que la notion de «romantisme» semble désigner la recherche d'une vie authentique et intégrale qui s'émancipe de contraintes du contexte capitaliste.

On trouve dans ce livre une critique forte de la modernité néolibérale dont les principales conséquences sont, en contexte de capitalisme exacerbé et de massification des rapports sociaux, la fragmentation de l'existence et la dislocation de la vie collective. Pour l'auteur, la principale tâche qui s'impose aux mouvements progressistes est de remédier à ces problèmes de fragmentation et de réification de la vie, d'où la nécessité de commencer par l'identification de grandes dimensions négligées (y compris par la pensée et l'action politiques de gauche). À savoir: la question du sens, le rapport au temps, la colonisation du désir, l'importance de l'amour ainsi que la religion et le problème du lien social. Les divers chapitres du livre explorent en succession ces différents thèmes.

On sent bien que, pour l'auteur, le capitalisme néolibéral n'est pas seul coupable. Mousterde voit aussi des torts du côté de la gauche classique, dont l'action est tournée vers les considérations économiques et les calculs politiques, de même que du côté des rationalismes de tous poils et de toutes les entreprises de «déconstruction». Tout cela a contribué à «désenchanter» le monde au point de le rendre pratiquement invivable.

On trouve donc dans le livre un appel à considérer toutes ces dimensions (le besoin de sens, l'importance du lien, etc.) pour redonner un souffle aux mouvements qui aspirent à l'émancipation des humains. Par contre, qu'on ne s'y trompe pas: l'ouvrage ne va pas au-delà de l'entreprise critique, laquelle est menée à coups de références philosophiques (souvent passablement convenues: Benjamin, Arendt, Nietzsche, Badiou). Il n'est de ce fait guère question de réfléchir aux moyens pratiques de refonder la gauche et de chercher à lui donner un élan permettant de véritablement «remédier aux désordres du monde contemporain» (sous-titre du livre). C'est pourquoi il me semble que le livre reste finalement bien en deçà de ses ambitions affichées. Les développements portant sur la figure du «stratège» ne se trouvent qu'en conclusion et se limitent à quelques lignes générales et bien vagues.

Martin David-Blais

BIENVENUE...

suite de la page 11



Plus de «nous» dit-il, plus de volonté de se centrer vers un projet commun. La lutte pour la souveraineté de notre pays nous offrait pourtant la possibilité de nous engager dans la construction d'un État et d'une définition de nous-mêmes, souligne l'auteur. Le Non qui a triomphé de justesse au référendum de 1995 est un «oui sans majuscule ni transcendance à la vie ordinaire» (p. 60). Voilà dans l'ensemble des propos durs qui témoignent de l'immense déprime post-référendaire de tous ceux qui ont rêvé le pays du Québec. Mathieu Bélisle est le fier représentant des survivants à ce gâchis.

Je me suis demandé en lisant cet essai comment on pouvait si facilement définir tout un peuple composé de tant de personnes différentes; un dont la moitié a voté oui au référendum de 1995 tandis que l'autre moitié votait non; un peuple scié en deux. Qui sont ces Québécois dont Mathieu Bélisle parle? L'essayiste parvient cependant merveilleusement bien à nous entretenir de l'âme collective du pays (un nous, donc?) et des strates qui en se superposant les unes aux autres ont façonné cette âme qui n'est donc pas morte. L'une de ces strates est bien sûr le catholicisme. Or, le lecteur trouvera au chapitre 2 de ce livre, une thèse aussi intéressante que peu répandue, à savoir que la religion d'antan s'est toujours contenue dans une certaine tiédeur; que le legs religieux n'est pas si important qu'on le pense. Selon Mathieu Bélisle, «la désertion spectaculaire qu'ont connue les églises au cours des années 1960 se préparait depuis quelque temps déjà» (p. 115). Notre religion, dit-il, relève plus du prosaïsme que de la foi profonde, car «si elle a de tout temps reconnu la valeur du sacré et le sens du mystère, elle ne s'est jamais vraiment crue autorisée à s'en saisir et s'est pour l'essentiel investie dans le plus proche plutôt que dans le lointain, une religion en somme, qui s'est placée au service de la vie ordinaire» (p. 121). À lire à tout prix, c'est questionnant, dérangent et fort bien argumenté.

**En opposition à cette petite vie et au cynisme
ambiant, Mathieu Bélisle nous mène sur les
chemins de Diogène, opposant le cynisme du
philosophe qui choisit le dépouillement dans un
souci d'attention au monde «à celui des petits
cyniques actuels qui refusent de sortir du cercle
étroit de leurs intérêts personnels, qui font mine
d'être revenus de tout alors qu'ils ne sont jamais
allés nulle part».**

Par-delà le discours sur la vie ordinaire et tout en l'étayant, Mathieu Bélisle, en homme de lettres, nous livre dans cet essai la somme d'un grand savoir littéraire. Cette deuxième partie du livre mériterait une recension à elle seule. Il s'agit d'essais parus dans les pages de la revue *L'Inconvénient* ou encore dans *Que devient la littérature québécoise?* (Nota Bene, 2017). Le lecteur y trouvera une réflexion sur la place des livres au Québec, sur notre «désir plus ou moins inavouable de se passer d'eux» (p. 156). Ce qui n'est pas le cas de Mathieu Bélisle qui se définit comme un lecteur de tous les livres en opposition à ses parents, lecteurs d'un seul livre, la Bible. La lecture est pour lui «une activité vitale, qui engage l'être tout entier, qui le forme, l'édifie, qui le dégage de l'homme naturel et le fait entrer dans le domaine des questions essentielles – qui est celui de la culture, au sens le plus noble, le plus exigeant du terme» (p. 155). Voilà un des chemins de hauteur.

Le lecteur verra également comment, sous forme d'histoire du roman québécois, l'auteur brosse, des pages 189 à 208, un tableau où idéalisme et anti-idéalisme s'opposent, se confrontent ou cohabitent parfois dans une même œuvre, comme s'il était toujours difficile de concilier l'habitant et le coureur des bois, comme dit Yvon Rivard, Sancho et Don Quichotte, comme dit Mathieu Bélisle en opposant horizon prosaïque et goût du vertige. ❖